

ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

14 rue d'Assas – F-75006 PARIS
☎ 33-(0)1.44.39.48.23 – ☎ 33-(0)1.44.39.48.17
✉ archivesdephilo@wanadoo.fr
🌐 <http://www.archivesdephilo.com>

Schelling III, 2

COMPTE RENDU

Archives de Philosophie, cahier 2012/1, tome 75, Printemps, p. 131-144.

● Centre Sèvres. Tous droits réservés pour tous pays. Reproduction interdite.

COMPTES RENDUS

La Correspondance de Schelling

Cet ouvrage, en deux volumes (un volume de texte et un volume de notes), constitue la deuxième livraison de la troisième série, consacrée à la correspondance, de l'édition historico-critique (abrégé AA pour *Akademische Ausgabe*) des œuvres de Schelling établie par l'Académie des sciences de Bavière (la première série est consacrée aux œuvres publiées; la deuxième, qui ne comporte encore aucun volume, le sera au *Nachlaß*). Le premier volume de correspondance a paru en 2001 et regroupe les lettres de 1785 à 1799; celui-ci, paru en 2009, et confié à Thomas Kisser, rassemble les échanges épistolaires des années 1800, 1801 et 1802, période cruciale dans l'itinéraire schellingien, aussi bien d'un point de vue personnel que philosophique. L'ouvrage est composé de la manière suivante: il s'ouvre sur une riche chronologie (beaucoup plus étoffée que celle du premier tome), débutant en 1799 et s'achevant en 1803. Celle-ci relate les épisodes marquants de la vie privée et de la carrière institutionnelle de Schelling – ses entrevues avec Goethe ou Schiller, Fichte ou les frères Schlegel, ses voyages, ses cours, prodigués à Iéna ou ailleurs, etc. –; ceux de la vie de Caroline, qui est encore l'épouse d'A.W. Schlegel à l'époque; les événements majeurs de la vie intellectuelle contemporaine. Suivent un très utile index de toutes les lettres publiées dans le volume, classées par ordre alphabétique des correspondants, une notice détaillée consacrée à ce que l'éditeur, à la suite de Horst Fuhrmanns, nomme le *Zeitschriftenplan*, le projet de revues, qui occupe une grande part de l'activité épistolaire de Schelling, de Fichte, et des frères Schlegel à l'époque, et des notices donnant un aperçu biographique concis et une présentation des relations entretenues avec Schelling pendant la période prise en compte pour chacun de ses trente-deux correspondants. Les lettres de Schelling et de ses correspondants sont suivies d'un inventaire des lettres perdues mais dont on peut reconstituer l'existence à partir des mentions desdites lettres par les correspondants de Schelling dans leurs échanges avec d'autres personnalités, citations à l'appui: l'on ne peut à ce propos qu'admirer l'érudition faramineuse nécessaire à l'établissement d'un tel inventaire; cet outil permet, par exemple, de se faire une idée de la correspondance entretenue avec l'éditeur Cotta, qui restera l'un des amis les plus fidèles de Schelling (leur correspondance a d'ailleurs fait l'objet d'une édition séparée, en 1965, par Horst Fuhrmanns et Liselotte Lohrer), mais dont les lettres rédigées entre 1800 et 1802 ont toutes été perdues. Enfin, le premier volume s'achève sur des annexes, qui rassemblent des documents de natures diverses concernant les différents projets de revue savante, ainsi que le brouillon d'un texte, rédigé de la main de Caroline, mais signé par les deux époux Schlegel, corrigé par Goethe, et adressé au duc de Weimar afin d'obtenir le divorce du couple, qui sera effectivement prononcé en 1803 et à la suite duquel Caroline épousera Schelling (voir p. 573-574). Un volume de notes, qui déli-

vre les informations, souvent implicites, nécessaires à la compréhension du contexte des lettres, et qui cite des extraits de lettres adressées par les correspondants de Schelling à d'autres correspondants, vient compléter le premier volume.

Avant cette parution, nous disposions de deux éditions de la correspondance de Schelling : celle de Gustav Plitt, établie – sous le titre *Aus Schellings Leben. In Briefen* – entre 1869 et 1870, reprise par Olms en 2003, et celle réalisée par Horst Fuhrmanns, intitulée *Briefe und Dokumente*, dont un premier volume a paru en 1962, suivi par deux volumes de compléments en 1972 et 1975. La présente édition s'avère beaucoup plus complète que celles de Plitt et Fuhrmanns. En effet, pour la période considérée, soit 1800-1802, le volume de l'AA ne présente pas moins de 189 lettres, de Schelling et de ses correspondants, là où Plitt en donnait 75, et Fuhrmanns, 134. Il faut donc se réjouir de disposer désormais d'une vue exhaustive, au sein d'une même édition, de l'activité épistolaire de Schelling. La nouveauté la plus évidente réside dans la présence de toutes les lettres existantes de Caroline Schlegel, quasi absentes des précédentes éditions ; Caroline est en effet la correspondante la plus régulière de Schelling à cette époque si l'on ajoute aux lettres dont on dispose, celles, perdues, dont on peut déduire l'existence sur la base des allusions qui y sont faites. A ce titre, la nouvelle édition de la correspondance proposée par l'AA s'inscrit dans l'entreprise de publication de tous les documents privés se rapportant à Schelling, inaugurée dans les années 1970 par le Père Tilliette avec la parution des volumes *Schelling im Spiegel seiner Zeitgenossen*, et poursuivie par celle des *Tagebücher* due à la *Schelling-Forschungsstelle* de Brême. La lecture des lettres de Caroline est particulièrement touchante quant à la nature de la relation qui commence à l'unir à Schelling : mentionnons la lettre de mars 1801 (p. 332-334), où Caroline tente de définir le lien qui les unit en exprimant les difficultés qu'elle ressent à vivre pleinement cet amour naissant et en demandant à son ami de faire preuve de patience ; son épanchement est l'occasion de belles réflexions sur la fidélité. Mais les lettres de la future épouse sont également instructives quant à l'intérêt du philosophe pour les arts (Caroline fait en effet souvent part de ses impressions concernant ses lectures, ses sorties au théâtre, etc. ; la correspondance avec August Wilhelm témoigne également de cette curiosité de Schelling pour la vie artistique de son temps), et même quant aux incursions de ce dernier dans l'écriture poétique (voir par exemple la lettre de Caroline du 13 février 1801, p. 317, où est évoqué un poème écrit par Schelling et publié, sous le pseudonyme de Bonaventura, dans l'*Almanach des muses* édité par A.W. Schlegel). Dans sa lettre du 1^{er} mars 1801 (voir p. 328-329), elle insiste également sur la distance qui sépare désormais Schelling de Fichte, à une époque où Schelling croit encore, si l'on se fie aux lettres qu'il adresse à son aîné, pouvoir concilier les développements les plus récents de sa pensée avec l'esprit de la *Wissenschaftslehre* (voir la fameuse lettre à Fichte du 19 novembre 1800, p. 281-282 en particulier).

La correspondance avec Goethe, autre correspondant très régulier (le troisième selon la quantité de lettres échangées, après les époux Schlegel et avant Fichte), illustre la primauté de la philosophie de la nature dans les travaux philosophiques de Schelling à cette époque. Les deux hommes s'entretiennent en effet davantage de leurs travaux respectifs dans ce domaine que de littérature ou d'art. Le maître de Weimar voit dans la philosophie de la nature du jeune professeur d'Iéna – qu'il a contribué à nommer à ce poste – un éventuel outil théorique pour systématiser ses

propres thèses scientifiques (concernant la théorie des couleurs notamment), empreintes quant à elles d'un caractère descriptif plus empirique. Les lettres échangées entre les deux hommes sont cependant relativement brèves (à l'exception de la lettre de Schelling du 26 janvier 1801, où celui-ci résume les principaux points de l'*Exposition de mon système de la philosophie* à paraître peu après susceptibles d'intéresser l'auteur de la *Métamorphose des plantes* : voir p. 303-306), du fait qu'ils ont fréquemment l'occasion de se rencontrer, à Iéna ou à Weimar.

Ce panorama complet des relations privées de Schelling atteste donc du caractère décisif que revêt le tournant du XVIII^e au XIX^e siècle pour le jeune philosophe. C'est en effet à cette période, et particulièrement au cours de l'année 1801, que Schelling prend définitivement ses distances avec la pensée de Fichte, d'une part avec la publication de l'*Exposition* dans la *Revue de physique spéculative* dont il est lui-même le rédacteur en chef et, d'autre part, dans la correspondance même qu'il entretient avec le philosophe de la *Wissenschaftslehre*. Bien que l'échange avec Fichte soit, sans conteste, philosophiquement le plus significatif, ce n'est cependant pas sur lui (il faut également mentionner la lettre très dense d'Eschenmayer du 21 juillet 1801 [p. 357-363], qui accuse réception de la récente *Darstellung* en y opposant des objections d'une haute teneur spéculative) que nous voulons insister ici, car cet échange a fait l'objet de plusieurs éditions séparées (on peut mentionner la plus récente, due à Hartmut Traub en 2001 chez Ars Una, ainsi que l'excellente traduction française de Myriam Bienenstock parue aux PUF en 1991). Mais il faut se garder – et c'est précisément ce que la présente édition permet, non seulement par l'exhaustivité des documents publiés, mais aussi par la contextualisation fournie par l'apparat critique – d'une focalisation exclusive sur la relation à Fichte, focalisation qui occulterait de manière regrettable l'intense débat collectif qui anime les philosophes et les écrivains allemands de l'époque. La correspondance avec Fichte est elle-même en grande partie consacrée aux différents projets de revue, qui dépassent le cadre de la relation entre les pensées des deux philosophes et qui impliquent les frères Schlegel, Schleiermacher, Tieck...

C'est donc à ces projets de revue qu'il nous faut venir maintenant. La période 1800-1802 constitue en effet l'acmé de tentatives, de la part d'un certain nombre de penseurs et d'écrivains, réunis par les circonstances et les affinités intellectuelles, de travailler en commun. Ces tentatives sont fondées sur le sentiment d'une nécessité et d'une urgence à doter la philosophie critique, c'est-à-dire la philosophie kantienne bien comprise, mais aussi la réflexion romantique sur la littérature, d'un organe destiné à établir leur domination sur la vie philosophique et intellectuelle de l'Allemagne. Un tel projet n'est pas tout à fait nouveau, et cette idée d'une lutte et d'une conquête à mener remonte au milieu des années 1790, avec la parution, en 1795 et 1796, des *Lettres philosophiques sur le dogmatisme et le criticisme* de Schelling, qui dramatisent l'opposition entre les deux systèmes philosophiques rivaux, des deux « Introductions » de Fichte de 1797, de l'*Aperçu général de la littérature philosophique* la plus récente par Schelling, au ton souvent extrêmement polémique à l'encontre des interprétations « orthodoxes » du kantisme, qui perdent finalement l'esprit de ce dernier ; il faut bien entendu mentionner la querelle de l'athéisme, survenue en 1799, et qui manifeste la volonté de discréditer l'entreprise fichtéenne de la *Wissenschaftslehre*. La nécessité d'imposer le nouveau point de vue critique face à ses adversaires trouve sans doute son origine dans le projet formulé par Reinhold de

rendre la pensée kantienne non seulement universellement vraie (ce qu'elle est de fait), mais encore universellement valide, c'est-à-dire pleinement reconnue comme telle par la communauté scientifique. On voit d'emblée comment un tel programme est marqué par une tension, que ces auteurs ne parviendront jamais tout à fait à résorber, entre une vocation universalisante et pacificatrice (il s'agit de mettre fin aux partis pris qui entravent l'accès à la vérité) et la nécessité de se positionner de manière polémique, voire agressive, face à un adversaire qu'il s'agit de combattre. Or ce versant polémique a précisément tendance à se durcir dans les dernières années du XVIII^e siècle et les premières du XIX^e.

Ce qui est remarquable, et que l'édition de la correspondance de Schelling dans l'AA nous permet de toucher du doigt de manière extrêmement concrète, c'est que ce durcissement survient à l'occasion d'enjeux éditoriaux, concernant plus spécifiquement des revues périodiques et la pratique de la recension. L'édition périodique connaît en effet une intense activité dans les années 1790; on peut notamment citer le *Philosophisches Journal* de Fichte et Niethammer, *Les Heures* de Schiller, les *Propylées* de Goethe, sans oublier, bien entendu, l'*Athenaeum* des frères Schlegel. Or c'est plus précisément autour d'organes éditoriaux dont l'activité principale réside dans la publication de recensions consacrées aux parutions récentes (certains comptes rendus parus dans l'*Allgemeine Literatur-Zeitung* d'Iéna ont notamment suscité l'ire de Schelling et de certains de ses amis) que se focalisent à la fois les tensions polémiques et des projets œcuméniques destinés à proposer une alternative. La notice de Thomas Kisser consacrée au projet de revues rappelle avec autant de précision que de concision les éléments de ce dossier, tout en soulignant les enjeux théoriques considérables de ces débats qui ne doivent pas être réduits à de simples querelles d'*ego* (voir p. 29-66). Ce qui est frappant, au-delà de la polémique, c'est la nécessité que ressentent ces auteurs, face à l'inflation de la production éditoriale, qu'elle soit littéraire, philosophique, scientifique, de fournir un organe destiné à présenter au grand public, duquel on ne peut plus exiger une lecture de première main – l'un des projets conçu par Fichte porte d'ailleurs le titre de *Journal in der zweiten Potenz*, « journal à la seconde puissance », c'est-à-dire au second degré: il devait donc s'agir d'un journal destiné à permettre une lecture de seconde main – un aperçu panoramique des avancées les plus significatives de la vie récente des idées, tout en faisant dialoguer des disciplines qui ont tendance à se spécialiser toujours davantage. Ce que l'on appellerait aujourd'hui la pluridisciplinarité (sont convoqués, pour participer à de tels projets, les *Naturphilosophen* Steffens et Ritter, le mathématicien Pfaff, le médecin Röschlaub, un philologue, un historien, etc.) est en effet au cœur des préoccupations de ces auteurs, marquées par leur volonté de dépasser la séparation entre littérature et philosophie, entre les beaux arts et la science. Il s'agit en réalité de résoudre la tension entre une spécialisation accrue des différents champs du savoir et une ambition d'universalité et de totalisation qui reste prégnante. Cette résolution n'aura cependant pas lieu, et les différents projets échoueront tous, face à la difficulté – dont une partie des lettres publiées dans ce volume permettent de prendre la mesure – de trouver un terrain d'entente entre les différents protagonistes, soit les frères Schlegel et Schleiermacher d'une part, Fichte d'autre part, Schelling jouant souvent le rôle de conciliateur. Au-delà des animosités personnelles bien réelles, les désaccords portent également sur la configuration précise à donner au projet, notam-

ment sur l'ordonnancement, plus ou moins systématique ou plus ou moins fragmentaire, à établir entre les disciplines.

Ces échanges, et la tentative, bien qu'avortée, de développer un travail éditorial commun, mettent au jour une réflexion souterraine, peu repérable dans toute son importance à la lecture des seules *œuvres* publiées ; il s'agit d'une réflexion profonde, faite de tensions, d'hésitations, d'achoppements, sur ce que sont précisément les livres, pour qui on les écrit, comment on les lit, et comment on en parle. Il faut à nouveau savoir gré au travail d'érudition de Thomas Kisser de nous fournir le matériau d'une telle réflexion, qui ne peut que stimuler celle des auteurs et des lecteurs (et des recenseurs !) du XXI^e siècle que nous sommes. Nul doute en tout cas que cette édition contribuera à enrichir la *Schelling-Forschung*, en mettant à disposition des spécialistes, non seulement de Schelling, mais de tous les auteurs philosophiques, scientifiques, littéraires, ayant contribué à l'éclat intellectuel de l'Allemagne du tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, un instrument de travail inestimable, qui nous permet de toucher du doigt, de manière on ne peut plus concrète et sensible, l'effervescence d'un tel contexte, de peu d'équivalent dans l'histoire des lettres et de la philosophie.

Jean-Christophe LEMAITRE

Stephan SOULIÉ. — **Les philosophes en République. L'aventure intellectuelle de la Revue de Métaphysique et de Morale et de la Société française de Philosophie (1891-1914)**, Rennes, Presses universitaires, 2009, 326 pages.

Si l'histoire de la philosophie s'est toujours beaucoup plus intéressée aux doctrines qu'aux institutions, elle n'en a pas pour autant totalement négligé ces dernières. C'est ainsi que le livre de Stephan Soulié retrace, sur une période d'environ 25 ans, l'histoire de deux institutions qui ont marqué la vie philosophique française durant près d'un siècle.

L'auteur a dépouillé de nombreuses archives, notamment celles de Xavier Léon, cheville ouvrière de toute l'entreprise, et du cofondateur de la *Revue de Métaphysique et de Morale* (désormais *RMM*), Elie Halévy. Une fois décrits leur milieu familial (tous deux appartiennent à la bourgeoisie juive aisée) et leur scolarité au Lycée Condorcet, où la rencontre de leur professeur de philosophie, Darlu, est vécue comme une expérience décisive, Stefan Soulié présente les motifs qui ont poussé ces jeunes étudiants à fonder une nouvelle revue et les moyens mis en œuvre : dans un cas, la volonté de combattre le positivisme des *Études philosophiques*, dirigée alors par Th. Ribot (on notera que *métaphysique* a toutefois suscité des réserves) ; dans l'autre, la mobilisation de différents réseaux et la constitution d'une équipe d'une rare qualité, où figurent des noms comme ceux d'Alain (alors Emile Chartier, très proche d'E. Halévy), Brunschvicg, Couturat, Durkheim, Rauh. Hormis sur le plan financier où, même aux plus beaux jours de la revue, X. Léon avouait ne pas réussir à boucler son budget, le succès vint très vite, avec la reconnaissance tant des pairs que de l'administration : édition de Descartes, organisation du premier Congrès international de philosophie à Paris en 1900, création aussitôt après de la *Société française de Philosophie*. Administrateur de ladite société, secrétaire de rédaction de la *RMM*, X. Léon devient, grâce à ses talents de médiateur et d'organisateur, une figure incontournable de la vie philosophique française, véritable « inspecteur général *in partibus* », alors même qu'il n'occupait aucune position officielle.